

Enfin, contre toute attente, le Père Jogues et son fidèle compagnon ne moururent pas, mais furent laissés dans une famille comme esclaves. Le Frère René exerçait de préférence les enfants et leur apprenait à tracer sur eux le signe de la croix. Ce fut la cause de sa perte. Un jour qu'il disait son chapelet, un sauvage lui asséna un coup de hache qui en fit un martyr.

Seul, le Père dut hiverner dans les bois où il souffrit d'une manière indicible. Mais cloué à la croix, il ne voulait pas en descendre. Malgré ses douleurs, il se souvenait qu'il était missionnaire, il évangélisait et baptisait les moribonds. Enfin, persuadé qu'il ne pouvait réussir à fonder dans ces contrées une colonie chrétienne, sur les conseils d'un Hollandais, il s'évada gardant au cœur l'espoir de revenir le plus tôt possible.

Sa vue en France excita l'admiration. Le Pape, dans une lettre où il lui permettait de célébrer le saint Sacrifice malgré l'état de ses mains, l'appela « un martyr du Christ ». Le nom était bien choisi et pouvait s'appliquer en toute vérité à ce témoin de la foi.

Mais ce que le Père Jogues n'avait pas donné la première fois, il brûlait de le sacrifier maintenant. Son sang avait marqué le chemin parcouru, mais sa vie, cette vie « si misérable », comme il l'appelait, il voulait l'offrir au Christ. Aussi dès qu'il le put, il s'embarqua pour voguer derechef vers la Nouvelle-France. Il avait fait son sacrifice et Dieu l'avait accepté. Les Iroquois toujours en guerre s'étaient enfin adoucis et demandaient la paix. Naturellement on parla du Père Jogues comme ambassadeur. Celui-ci se prit à trembler, car il avait reconnu que sa fin approchait. Toutefois la grâce dominant la nature, il avait suivi l'indication reçue, et, agneau immaculé, gravissait sans se plaindre la route qui le menait au tombeau.

Les Iroquois promirent, et ne tinrent aucun engagement ; le Père fut de nouveau saisi, et de nouveau parcourut le chemin que quatre ans auparavant il avait ensanglanté.